

# Le Saviez-vous



## La vie à Paucourt dans les années 1930-1950

On ne peut porter une appréciation sur la vie actuelle dans notre village sans se référer au témoignage de ceux qui enfants ou adolescents vivaient ici au milieu du siècle dernier. Ils ont été témoins de l'évolution des techniques qui ont progressivement modifié leurs modes de vie, leur environnement et la composition sociologique de la population. Leurs témoignages se retrouvent dans les lignes qui suivent.

Avant 1940, il n'y avait guère plus de 250 habitants dont les ressources provenaient essentiellement d'une quinzaine d'exploitations agricoles et forestières

Les chevaux, ânes, mulets et bœufs étaient les seuls moyens de traction. Certains petits fermiers battaient encore au fléau avant 1945, mais beaucoup faisaient appel à une batteuse actionnée par une

machine à vapeur dont un exemplaire est encore visible dans une grange ouverte rue de la Vallée. Une douzaine de personnes étaient nécessaires pour en assurer le fonctionnement. Il a fallu attendre les années 60 pour voir apparaître les moissonneuses-batteuses.

On cultivait surtout blé, orge, avoine, luzerne, betterave fourragère et oeillette (qui fournissait de l'huile pendant la guerre). Tous ces grains étaient traités au moulin de Cepoy où ils étaient transportés en charrette. C'était aussi à Cepoy que se trouvait le maréchal-ferrant. La plupart des fermes élevaient des volailles, des cochons, des moutons et possédaient de 2 à 10 vaches pour les besoins en lait, crème, beurre, fromage de la famille; le surplus allant aux marchés. Le taureau préféré se trouvait à La Chapelle St Sépulcre mais les vaches renâclaient à faire la route à

pied car elles vivaient en étable.

Pour assurer l'autosuffisance l'arboriculture était une nécessité. Les noyers procuraient de l'huile et leur bois était valorisé. L'« écalage » des noix était l'occasion de veillées où chacun y allait de son histoire ou de sa chanson. Les cerneaux étaient pressés à l'huilerie Mala-peau à Montargis.

La culture des pommiers était la seconde ressource financière avec les céréales. Nos compatriotes les plus âgés évoquent encore avec émotion le spectacle de ces « Mille Pommiers » au moment de leur floraison qui faisait penser que la clairière était couverte de neige. Les soins apportés aux pommiers et poiriers (élagage des bois morts, émondage, greffage, piochage) prenaient beaucoup de temps. La suppression du gui (« aguitage ») était obligatoire

avant le 15 avril pour éviter une amende de la gendarmerie. Pour récolter les 500 à 1000 kilos de pommes que donnait chaque arbre, toute la famille était mobilisée. Il est arrivé que certains jeunes téméraires se blessent en tombant des arbres où ils étaient montés pour secouer les branches hautes. Jusqu'en 1940, une grande partie de la production était vendue à Paris comme pommes à couteau, le reste servait à la confection du cidre et du vinaigre pour la consommation familiale. Les fermiers de Beauce venaient aussi acheter la boisson de leurs ouvriers pour l'année. Il y avait deux pressoirs hydrauliques exploités par Ms Dunis et Dufour. Les tonneaux (feuillettes de 120 litres ou pièces de 240 litres) et le marc étaient rechargés sur les charrettes puis redescendus chez les particuliers à l'aide de poulains. Après la guerre une partie était livrée à la cidrerie de Château-Renard.

Jusqu'en 1970 le bouilleur de cru venait s'installer au centre du village, derrière le lavoir et chaque chef de famille venait faire distiller son marc pour confectionner la « gnole ».

Dans les vergers on trouvait aussi des cerisiers (Cerises aigres et bigarreaux), des guigniers et des pruniers. Une partie de ces fruits était distillée (kirsch, goutte). On trouve de nombreux cerisiers sauvages (merisiers) en forêt. Le chemin des Grands Genêts s'est aussi appelé chemin des Cerisiers. Ils se distinguent très bien sur la lisière

au moment de la floraison.

Certains propriétaires possédaient encore des rangs de vigne jusque dans les années 1950. On en trouvait le long du chemin des Huit Arpents (JulesDère), route de Montargis (Marchand), rue des Ecoles (Dère), rue du Stade (Delaville, Raffard), rue de Cepoy et rue de la Grotte aux Loups.

Tous les paucourtois n'étaient pas propriétaires exploitants ou fermiers. Un certain nombre se louaient pour les travaux agricoles ou forestiers. L'abattage se faisait entre le 15 août et le 15 avril. Il n'était pas rare de voir un alignement de fardiers tout au long de la route de la Chapelle lorsque les charretiers faisaient la pose de midi. Il y avait alors la scierie Delaville à la sortie de la route de la Chapelle St Sépulcre, remplacée par un lotissement, et une autre (Leroy, Cachon) à la sortie de la route de Montargis où subsiste encore la maison du gardien. Les houppiers étaient débités en bois de chauffage, les éclaircissements étaient transformés en charbonnette et en charbon de bois. 10% était laissé au garde forestier. Dans les années 1950 les premières scies motorisées ont remplacé les passe-partout et les tracteurs ont pris la place des chevaux.

La vie domestique était rythmée par la confection du pain que l'on cuisait pour la semaine. La lessive se faisait en deux temps : le blanc était mis à bouillir dans la lessiveuse avec cristaux de soude et savon de Marseille, puis la couleur

avait sa place dans le « lessu » (reste de lessive). Ensuite on transportait le linge dans une brouette jusqu'au lavoir avec savon, battoir et garde-genoux. Des « canetis » (boudins de paille) tenaient les lentilles d'eau à distance et en hiver il fallait casser la glace et affronter les douloureuses engelures. (Ce n'est qu'en 1955 que les premières maisons eurent l'eau courante). Les plus démunis devaient demander un permis pour aller ramasser du bois mort en forêt.

Quelques festivités venaient toutefois apporter un peu de joie : la St Eloi le 1 décembre donnait lieu à un défilé et à un brandon. On fêtait aussi la St Louis le 25 août sans doute pour marquer la transition entre les moissons et les labours. Plus tard il y eut aussi des bals devant l'auberge.

L'année 1939 allait bouleverser cette vie rurale, laborieuse mais paisible, comme l'avait fait la guerre de 14-18 quand pratiquement chaque famille avait perdu un père ou un fils. Cela a bien sûr commencé par l'exode qui pour la plupart s'est fait à pied ou à vélo. Les rescapés évoquent les cadavres le long de la route, les nuits passées dans les fossés, les restes de pain et de nourriture avariée glanés ici et là. Beaucoup ne purent franchir la Loire. Au retour, effectué dans les camions de la Wehrmacht, ils trouvèrent les maisons ouvertes et partiellement pillées, les quelques biens récupérables éparpillés dans le village.

Comme dans beaucoup de campagne, les paucourtois n'eurent pas à subir de grandes restrictions alimentaires et les troupes allemandes ne venaient que rarement. Le remplacement du café par la chicorée a cependant marqué les esprits. Ce n'est que le 22 août 1944 que la guerre prit un tour tragique à Paucourt. Alors que les troupes américaines approchaient de Montargis par l'ouest, la garnison allemande avait entrepris d'évacuer la ville dans la nuit tout en maintenant une arrière-garde en forêt. Contre toute attente, un détachement américain avait contourné le massif forestier et arrivait par la route de Griselles. Beaucoup d'habitants vauquaient à leurs tâches quotidiennes lorsque vers 17 heures 30 deux officiers allemands en voiture demandèrent aux habitants de rentrer chez eux parce qu'un combat allait avoir lieu. Un char américain, parvenu près de l'église, détruit le véhicule entraînant la mort des deux officiers et l'incendie d'une ferme. D'autres soldats allemands trouvent la mort en quelques minutes. En même temps un drame, qui va endeuiller la commune, se déroule au Bout-d'en-Haut : un soldat américain est surpris par un soldat allemand qui le blesse puis vient l'achever sous les yeux de M. Pi-

goni et Mme Gladel, sa belle-mère.

Celle-ci ne peut s'empêcher de marquer sa désapprobation. En réponse l'allemand la repousse dans la maison et lui lance une grenade mortelle. M. Pigni qui s'était réfugié dans une chambre aura droit à une balle dans la jambe avant que les soldats U.S. n'abattent le meurtrier. Malgré les nombreux accrochages qui se sont produits en d'autres points, le décès de Mme Gladel fut le seul dans la population locale. Vingt-deux allemands trouvèrent la mort, beaucoup furent blessés ou faits prisonniers. Nous ignorons le nombre de victimes chez nos libérateurs.

Jusqu'à la fin des années 40, la vie a repris son cours habituel, mais la décennie suivante allait apporter de nombreux changements. Avec eux les américains ont amené la motorisation de nombreuses activités. Les tracteurs et les premières voitures automobiles ont entraîné la disparition des animaux de trait (chevaux, mulets, ânes). L'apparition des charrues multi-socs a entraîné la disparition progressive des pommiers également victimes de nouvelles variétés cultivées différemment. Même les jeunes filles ont dû aller chercher du travail à l'extérieur, traversant la forêt à bi-

cyclette, matin et soir, pour aller à Chalette ou à Montargis. Des marchands ambulants ont commencé à faire des tournées dans le village quand les fermes disparaissaient rapidement. Plus aucune n'est encore en activité directe mais les bâtiments sont parmi les constructions les plus anciennes que l'on peut reconnaître dans la commune grâce aux proportions typiques de l'architecture agricole gâtinaise (toit à deux pentes sans débordements, couvertures en petites tuiles de pays, chaînes d'angle et encadrements en briques). Les changements apportés au paysage de la clairière traduisent les bouleversements entraînés par l'évolution technique. Seule la volonté des élus permettra de maintenir un caractère rural à la commune.

Remerciements à Mmes Berlioz, Siguret, Rabaglia (petite fille de Mme Gladel), et à Ms Alba, Delaville, François et Siguret (†), pour avoir bien voulu confier leurs souvenirs à M. Michel Girardy.